

PRÉSENTATION

Y a-t-il une poétique du discours scientifique ? C'est la question qu'on s'est posé à l'origine du projet de ce numéro de *Fragmentum*, lorsqu'on commençait à penser aux manières d'organiser notre réflexion afin de la proposer au public des chercheurs. Si la réponse était affirmative, comme cela nous semblait plutôt évident, la question rebondissait : quels liens rattacheraient alors cette poétique particulière à la poétique tout court, à ce qui, en assumant les risques inhérents à toute généralisation, pourrait être nommé « littérature » ? Si tant en littérature qu'en science il est possible de déceler le jeu des critères esthétiques, si tant une rime qu'une démonstration mathématique peuvent être considérées comme « élégantes », quels facteurs détermineraient alors le caractère scientifique ou littéraire d'un texte ou d'une théorie ? Y aurait-il, comme on l'a parfois prétendu, une simple hiérarchisation distinctive des variables (primat de l'esthétique en littérature, primat de l'argumentation et du discours rationnel en sciences), ou existeraient-ils des liens d'exclusivité entre certains types de discours et certains critères fédérateurs (entre discours « scientifique » et « ver(ac)ité », par exemple, ou entre discours « littéraire » et « esthétique » ou « fiction ») ? S'il n'y a pas, comme nous avons hypothétiquement (et programmatiquement) assumé, de rapport d'exclusivité entre le discours scientifique et la façon sous laquelle peuvent se présenter la réalité ou la vérité, ni entre la littérature et les différentes formes qu'on peut donner aux notions de fiction ou d'esthétique, qui empêchera d'aborder une théorie ou une œuvre scientifique comme s'il s'agissait d'un objet littéraire ? Où placera-t-on la frontière entre science et littérature ?

Quelles qu'elles soient les réponses à ces questions, il nous semblait intéressant d'étudier l'équilibre des forces s'exerçant entre ces trois ou quatre facteurs (critères esthétiques, rigueur scientifique, rapport à la vér(ac)ité, artifices fictionnels...) dans les discours scientifique et littéraire.

Plusieurs exemples illustres se prêtaient à l'analyse: au delà de la valeur scientifique de l'œuvre d'Albert Einstein on a souvent célébré *la beauté* de la théorie de la relativité générale ; Roland Barthes lisait les historiens pour *le plaisir* qu'il obtenait de cette lecture ; Jorge Panesi lisait les séminaires de Jacques Lacan comme s'il s'agissait de *discours*

poétique, en mettant entre parenthèses leur véracité ou leur efficacité (thérapeutique ou autre) ; Jorge Luis Borges abordait d'une manière comparable la philosophie et la métaphysique. Plus près de nous, Ivan Jablonka considère encore que l'histoire, en tant que science, n'est qu'une bifurcation – entre autres – de la littérature contemporaine¹. Autant de lectures qui trouvent des échos chez Italo Calvino, qui assurait dès 1962 que « l'atteggiamento scientifico e quello poetico coincidono: entrambi sono atteggiamenti insieme di ricerca e di progettazione, di scoperta e d'invenzione »².

Ce numéro de *Fragmentum* a été donc conçu comme une invitation à interroger les conséquences d'une généralisation de ce geste à double tranchant : d'un côté, penser les dérivations, les conditions de possibilité et l'intérêt (intellectuel, théorique, scientifique, littéraire) de concevoir ou d'aborder une théorie (ou un ensemble structuré de notions, tel quel l'inconscient freudien, la langue saussurienne, la « masse » chez Durkheim, le principe d'incertitude de Heisenberg) ou un conglomerat d'œuvres théoriques (la psychanalyse, la linguistique, la sociologie, la physique...) comme s'il s'agissait de « simples » littératures, susceptibles donc d'être appréciés et interrogés *aussi* (voire exclusivement) à partir de leur valeur et de leur agencement esthétiques ; de l'autre côté, et inversement, cette perspective autorise l'abordage des œuvres littéraires dans leurs rapports avec les notions de *vérité* et de *réel* (voire de *réalité*) auxquels elles ont affaire, que ce soit sous la forme de réaction, reflet, réarrangement, fictionnalisation, narration, opposition ou simple refus.

Les auteurs qui contribuent à ce volume ont réagi à notre invitation de manière originale, en déformant, très souvent, le cadre que nous avions imaginé de façon visiblement trop restreinte et en débordant, heureusement, notre perspective originaire.

Lorena Garcia Cely aborde le corpus des périodiques artistiques publiés à New York et à Paris à partir des années soixante pour y analyser le phénomène, très intéressant, représenté par les artistes devenus critiques de leur propre production, et donc auteurs de textes hybrides – « autant des œuvres d'art que des réflexions sur l'art » – où les notions d'esthétique ; et fiction et discours scientifique perdent de leur spécificité, s'entrecroisent et s'entremêlent dans des proportions impures.

¹ Voir par exemple *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales* (Seuil, 2014).

² *La sfida al labirinto* (1962), dans *Saggi, 1945-1985*, éd. par Mario Barenghi (Mondadori, 1995, vol. I, p. 108).

À travers une relecture du travail *De l'ethnographie comme fiction. Conrad et Malinowski* (1985) de James Clifford, Sylvie Dardaillon et Marc Debono mettent en évidence les opérations (non forcément conscientes) de dissimulation et *masquage* du conflictuel et de l'irrationnel (par exemple les préjugés racistes) par l'auteur-scientifique, en retrouvant par là la voie possible d'un rapprochement entre le travail d'écriture scientifique et littéraire : sous cette optique, l'œuvre scientifique apparaîtrait, en effet, « comme une fiction, une ré-écriture des faits » rapportés par l'anthropologue. Une comparaison des *Argonautes du Pacifique occidental* (1922) et du *Journal d'ethnographie* (1967) chez Malinowski sert aux auteurs d'illustration de cette espèce d'intervalle entre ces deux types de discours, ainsi que de l'existence de leurs inévitables passerelles.

Ana Paula El-Jaick aborde la notion de « post-vérité » pour en tenter une archéologie. Le sujet est bien choisi : l'existence même de cette notion représente, en soi, une remise en question des notions qui nous intéressent. Promu de nos jours par les mass-médias et par l'effervescence des réseaux sociaux, il existe un type de discours qui, sans même se prétendre littéraire, réduit la paire « vérité/fiction » et le prétendu accord avec la « réalité des faits » au statut de facteurs secondaires : peu importe que certaines données publiées ou diffusées (par n'importe quel moyen) se révèlent ultérieurement être vraies, ou fausses, cette diffusion aura tout de même des effets. El-Jaick montre en quoi ce phénomène, dont la discussion a été très en vogue ces dernières années, relève de stratégies rhétoriques remontant au débat qui avait opposé, dans la Grèce antique, les philosophes aux sophistes.

Mustapha Faye s'occupe des manières dont les œuvres littéraires témoignent (explicitement ou implicitement) des événements dont elles sont contemporaines. Il prend l'exemple de Victor Hugo dont l'œuvre, l'un de meilleurs exemples du mouvement romantique en France, est néanmoins truffée de références apologétiques vis-à-vis des « progrès » techniques et scientifiques inhérentes à la révolution industrielle.

1917, Cottingley (Angleterre) : deux adolescentes diffusent des photos où elles apparaissent entourées d'êtres féeriques. Le sujet aurait pu passer pour une banalité... s'il n'y avait pas eu l'intervention d'Arthur Conan Doyle, qui prit l'affaire très au sérieux. Le cas sert à David Paigneau à montrer non seulement le caractère relativement habituel d'une telle attitude au début du vingtième siècle, où le rationalisme et le positivisme pouvaient encore cohabiter sans embarras avec un

attachement (souvent fervent) aux sciences occultes et à des convictions ésotériques. Il montre aussi que cette tension entre deux voies possibles de comprendre le monde (entre deux manières d'organiser des « faits » dans des « doctrines » diversement rationnelles) répondait chez Conan Doyle à « une tentative de définir à nouveau la science comme *philosophie naturelle* » qui était en soi « une tentative de dépassement, et non de rupture, avec l'idéal positiviste ».

L'article de Mariagrazia Portera contribue à la balance d'interdisciplinarité du présent numéro en proposant une salutaire inversion de perspective. L'auteure nous introduit à l'esthétique évolutionnaire (*Evolutionary Aesthetics*) : une branche de pointe de la recherche scientifique contemporaine qui se situe à mi-chemin entre les sciences naturelles (les neurosciences et la biologie évolutionnaire notamment) et les sciences humaines (l'esthétique philosophique) et dont la mission consiste à implanter les principes et les méthodes de l'esthétique à l'intérieur des sciences naturelles, en particulier à l'intérieur du cadre évolutionnaire darwinien. Une fois avoir passé en revue l'actualité des études dans ce champ spécifique, et après avoir fait de la lumière sur des criticités épistémologiques et méthodologiques, Portera indique – à travers deux exemples d'application d'une version révisée de la théorie – un programme de recherche pour une véritable science évolutionnaire de l'esthétique.

Laïsa Tossin aborde le thème classique des chroniques de la découverte d'Amérique par les premiers navigateurs et colonisateurs espagnols, souvent rompus à des descriptions fantaisistes de ce qu'ils expérimentaient dans le « nouveau monde ». L'auteur analyse les carnets de voyage de Christophe Colomb pour déceler en quoi ces productions textuelles sont encore partiellement traversées par une herméneutique médiévale, ou les aspects fictionnaires et « réalistes » coexistent sans conflit, et en quoi ils répondent à une esthétique de transition entre « universalité allégorique » et un traitement « scientifique et historique » qui commencerait à s'instaurer à partir du XVIII^e siècle.

L'ensemble des contributions qui conforment ce numéro recadre les coordonnées des frontières entre les notions de *vérité* et *fiction*, *littérature* et *science* chez différents auteurs, à différentes époques, en abordant des cas d'étude variés. La réflexion menée par les auteurs nous apparaît ainsi comme un apport ponctuel au sujet que nous nous étions donné pour exercer la pensée. Nous espérons que le lecteur appréciera autant que

nous l'ample latitude des points de départ et l'originalité des points d'accostage, ainsi que la qualité des articles ici présentés.

Giuseppe D'Ortavi

(ITEM, Paris)

Estanislao Sofia

(FWO/KU Leuven)